

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO..... 1 Cts
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

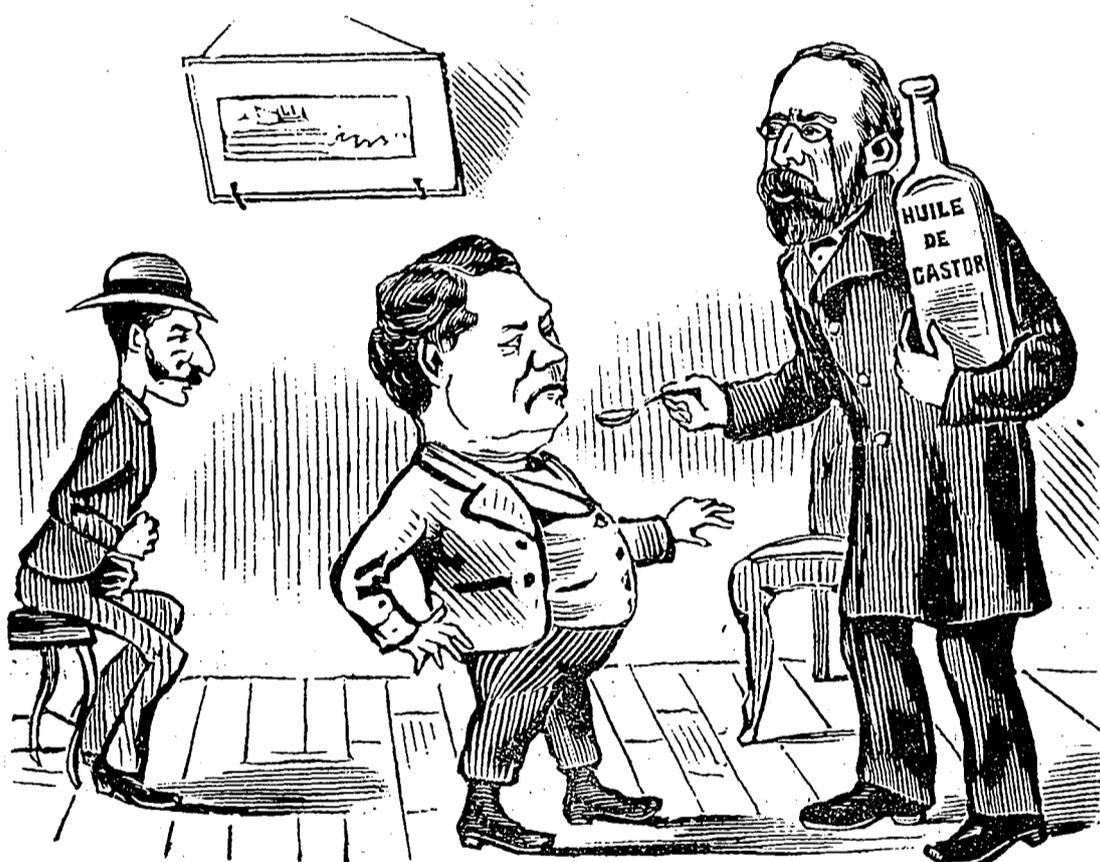
MADAME PANTALON

XVI

SUITE DE LA LECTURE DU ROMAN DE MADAME VESPUCE.

« Le beau Coquelicot-Bleu se dirigeait vers la grotte : mais avant d'y entrer, il s'arrête pour regarder longtemps autour de lui ; enfin il pénètre dans cette retraite mystérieuse. Il espérait y trouver celle pour laquelle il donnerait sa vie, la jeune et candide Fleur-d'Acacia ; mais il n'y est point ; le farouche Croquamort, caché dans la seconde grotte, pouvait donc tout à son aise regarder, épier, voir ce que faisait son rival... je ne crois pas vous avoir déjà appris que ce seigneur felon était aussi amoureux de Fleur-d'Acacia et par conséquent rival de Coquelicot-Bleu, auquel il avait voué une haine mortelle, mais je présume que l'aviez deviné.

« Bientôt on entend les sons harmonieux et doux du tambour de basque, c'est Fleur-d'Acacia qui arrive en chantant, en dansant. Elle pénètre dans la grotte, elle y est à peine que déjà Coquelicot-



DANS JACQUES-CARTIER.

Le sénateur Trudel.—Allons, Mousseau, il est temps de te faire aller. Tiens, voici une dosse d'huile de castor. Ça te fera le même effet qu'à Leblanc, ton voisin.

Bleu est à ses genoux et la contemple avec amour.

« La jeune fille valait bien la peine d'être contemplée : elle était mince, svelte, légère, sa taille aurait tenu dans un anneau de rideau. Ses yeux étaient d'azur, ses cheveux de la soie, sa bouche si petite, si petite ! que c'est à peine si elle pouvait y mettre son petit doigt ! »

—Alors comment pouvait-elle y introduire une fourchette ?

—Votre question est trop matérielle. Est-ce qu'une héroïne de roman doit être soumise à ces détails ?... Est-ce qu'elle a besoin de fourchette ? est-ce qu'elle vit comme tout le monde ?... est-ce qu'elle pense à manger ?...

« Coquelicot-Bleu est, aux genoux de la belle jeune fille ; il lui dit qu'il l'aime, il ne veut jamais changer... Fleur-d'Acacia est at-

tendrie. Mais Croquamort, qui a vu tout cela de l'endroit où il est caché, prend dans sa ceinture un revolver à huit coups et en tire sur-le-champ quatre sur Coquelicot-Bleu, qui, au premier, a déjà roulé sur la poussière... »

—Ah ! quelle malheur ! Coquelicot-Bleu est tué.

—Comme cela finit mal !

—Mais attendez, mesdames, attendez ! ce n'est pas fini !... Fleur-d'Acacia est tombée évanouie sur le corps de son amant ; Croquamort court la prendre, il l'emporte dans ses bras, sort de la grotte, rejoint son cheval, et part au grand galop.

« Croquamort arrive à son château. Il ordonne à ses gens de préparer un festin, et remet Fleur-d'Acacia aux soins d'une vieille cuisinière. La vieille asperge la jeune fille avec de l'eau de lavande.

Fleur-d'Acacia revient à elle et s'écrie :

« —Donnez-moi la mort !

« A quoi la vieille répond : — Non, je vous donnerai une omelette au lard, et c'est ce que j'ai pu faire pour le festin que monseigneur m'a commandé ; mais demain il fera jour, et on mettra le pot-au-feu. »

—Inutile de vous dire que Fleur-d'Acacia ne veut rien prendre, le lendemain, Croquamort vient la trouver et lui dit :

« —Je vous donne trois jours pour consentir à m'épouser... La jeune fille répond :

« —Vous me donneriez trois ans, quo ce serait absolument la même chose. Je vous refuserais.

« —Cela ne fait rien ; je tiens à vous donner trois jours.

« Au bout de trois jours, Croquamort, qui s'est fait faire un

costume éblouissant de pierres fausses, revient trouver Fleur-d'Acacia et lui dit :

« Veuillez me suivre à la chapelle.

« — Pourquoi faire ?

« — Pour devenir ma femme.

« — Puisque je ne le veux pas !

« — Venez toujours, vous pouvez changer d'avis en chemin, cela s'est vu. Plus d'une jeune fille qui consentait à se marier a dit non, au lieu de oui, quand elle a été devant M. le maire. Pourquoi ne feriez-vous pas le contraire ? Avec les femmes on n'est jamais sûr de rien.

« On part pour la chapelle, mais au moment d'y pénétrer, un homme masqué se jette devant le traître Croquamort et lui marche sur le pied en lui disant :

« — Je t'ai marché sur le pied ; si tu n'es pas un lâche, tu vas m'en demander raison, et nous allons nous battre à outrance.

« Croquamort répond :

« — Je ne suis point un lâche, mais je ne me bats jamais qu'avec les gens qui n'en ont pas envie. Tu en as envie, donc je ne me battrais avec toi ! mais je vais te faire jeter au fond de mes oubliettes. Auparavant, je saurai qui tu es !

« Il arrache le masque qui recouvre le visage de l'inconnu et l'on reconnaît Coquelicot-Bleu... »

« — Mais il avait été tué dans la grotte ?

« — Probablement il n'avait pas été bien tué. « Fleur-d'Acacia pousse un cri de joie, Croquamort un cri de fureur, Coquelicot-Bleu un cri d'allégresse... Il prend Fleur-d'Acacia dans ses bras et disparaît avec elle par une longue galerie.

« Cette galerie se termine par une porte, il l'ouvre, voit devant lui un long corridor étroit et sombre, il s'y engage sans balancer. Ce corridor aboutit enfin à un escalier, il le descend, il compte les marches, il y en a soixante-douze. »

« Et il tient toujours sa maîtresse dans ses bras ?

LE GROGNARD.

MONTREAL, 7 Juillet 1883.

A NOS ABONNES.

Bon nombre d'abonnés ont rempli leur devoir à notre égard. Nous les en remercions et félicitons. Plusieurs cependant sont encore en arrière avec nous; les comptes leur seront envoyés immédiatement. Ils voudront bien, sans doute, les acquitter sans retard. Nous ne saurions faire continuellement des sacrifices pour le maintien de notre journal.

A nos abonnés donc de nous remettre fidèlement l'obole qu'ils nous doivent.

Pour ceux qui nous doivent plus d'une année et qui ne paieront pas leurs arrérages d'ici au quinze de juillet, le journal leur sera discontinué et leurs comptes mis entre les mains d'un avocat.

Mais nous espérons que nos abonnés retardataires nous éviteront cette peine en payant immédiatement leurs arrérages.

L'ADMINISTRATION.

PELERINAGE A ROME

LISTE OFFICIELLE.

Voici les noms des personnes qui sont embarquées samedi (aujourd'hui) à Québec à bord de l'*Oregon* à destination de Lourdes et de Rome:

- MM. Jos. Doutré C. R. Ernest Desrosiers, H. Beaugrand, N. Bienvenu, Pierre Rivard, Félix Toupin, Jos. Geoffrin de Verchères, F. X... Bussière de Aimé Geoffrin, do; J. A. Bombardier de Joliette, M. Maher, régistrateur de Beauharnois, Thomas Brossoit de Beauharnois, Le capitaine F. Patenaude de Soré, J. A. Germain, do, A. G. Germain do, H. G. H. L'Ecuyer de Montréal, le sénateur Thibaudeau, les échevins Prévost Thomas Wilson Mount l'ex-échevin Homier, L'honorable M. Mousseau, Le Colonel Labranche, Jos. Marion, ci-devant de Lanoraie, M. F. Latour de Lanoraie, M. Siméon Beliveau, de St. Gabriel de Brandon, M. F. Voligny, de Contrecoeur, M. W. Scott de St. Jérôme, Baptisé M. Emond de Montréal, M. Gaspard Mathieu, M. Jos. Marchildon de St. Pierre les Béquets M. Cloris Quevillon, les honorables juges Taschereau et Rainville, M. L. Larin M. François Corbeille, et M. Michael Conway, tous deux canal Lachine L'hon. M. Joly, M. Rupert Labarre de Trois Rivières, M. Dupont l'inspecteur du Renvens, do, Le Dr. Roy, Hocholaga, Jos. Riendeau Montréal, Isidore Durocher, Victor Ollivon, L. H. Fréchette, Pamphile Lemay, Québec, Pozéal Poirier, Ottawa, Fabien

Gingras, do, Osear Turgoon, Montréal, Jos. Dion, Chambly, Mame Duperronzel de Manitoba et Mame Gidone.

P. S. MM. Doutré et Beau-grand pousseront jusqu'à la Terre Sainte.

On lit dans le *Monde* du 26 juin.

Accusée de folie.—Délina Larose, âgée de 82 ans, domiciliée sur la rue Wolfe a été arrêté samedi après-midi pour folie. La plainte a été faite par le mari; il nous paraît passablement difficile et exigeant; car nous avons nous-mêmes vu la jeune femme, et elle a parfaitement répondu aux questions que nous lui avons posées. Elle se dit persécutée.

Une jeune femme de 82 ans, ça c'est un comble. Mais l'intelligente rédaction du *Monde* nous en a habitués à bien d'autres, et nous espérons pour la gaieté canadienne quelle ne s'en tiendra pas là.

LE VIN DU PEUPLE

L'autre jours, dans une rue du quartier Ste Marie. Nous avons vu un homme du peuple, tout à fait ivre, qui est tombé par terre la tête en avant. En cognant le pavé, son front fit un tel bruit épouvantable que tous les passants poussèrent un cri d'horreur. On pensait que le misérable avait dû se briser le crâne, et qu'on allait le voir se relever, s'il se relevait, avec son visage tout sanglant. Mais au contraire, quand il se remit debout, on vit qu'il ne s'était fait aucun mal appréciable.

Tranquillement, il reprit sa route, et d'un pas relativement assuré, il se dirigea vers l'auberge la plus proche. Et que pouvait-il faire de mieux? Car sur ces questions brûlantes et palpitantes plane une Fatalité inéluctable. Il fait chaud, le ciel est torride, le soleil brûle les gosiers des hommes en même temps que les façades des maisons et des trottoirs. Fatigué par un âpre et dur travail, l'ouvrier entre au cabaret, donne ses cinq cents et boit un verre de whisky ou de gin, quoi de plus naturel?

Mais une fois qu'il l'a bu, ce verre de vin, d'alcool, de vitriole, ce verre de poison, le voilà intoxiqué, indigéré, altéré sans ressource, il faut qu'il boive jusqu'au soir, les papilles de son palais réclament du liquide et encore d'autre liquide, et il faut que le malheureux avale la haine, la fureur, la folie, le dégoût du travail, le désespoir de vivre. Car, vous savez quelles sont ces abominables boissons de Locuste! Pour son argent, le travailleur n'a aucun moyen humain ou surhumain de se procurer un verre de vin qui soit du vin, ou qui même rappelle le vin de la manière la plus détournée et lointaine.

Le whisky, le genièvre et l'eau-de-vie que le peuple boit l'assomment aussi exactement que des massues, l'égoignent aussi sûrement que des couteaux, et ce que le budget dévore en percevant cet

impôt inique, c'est le sang, c'est le sang, c'est la moelle, c'est la vie de ceux qui travaillent pour nous et nous font vivre. Par quoi le remplacer? A toi économiste de le chercher et de nous le dire; *invente, imagine, suppose*; mais le titan Prométhée aurait eu tout à fait tort de conserver le vautour qui lui mangeait le foie, parce qu'il n'avait pour le moment sous la main aucun autre vautour, plus agréable que celui-là!

Mais d'un coup d'aile, nous franchissons les temps et les âges, et nous supposons abolie ce detestable impôt. Alors, dirait-on, quoique la nécessité ne les y force plus, les marchands ne continueront pas moins de sophistiquer les boissons par tradition, par habitude, et plus encore pour obéir à une vocation vraiment géniale. Car ils sophistiquent comme on respire, comme le pommier produit des pommes et le rosier des roses. J'avoue qu'à ce moment-là il y aura lieu d'être embarrassé, et il faudra trouver une idée ingénieuse.

Si nous vivions dans un Orient gouverné par un roi absolu, et où le vin serait toléré, le souverain pourrait la nuit, se promener incognito dans les rues, comme Haroun-al-Raschid, en ayant soin de se faire accompagner par un excellent chimiste. Au hasard, sur sa route, il ferait ouvrir par ses gardes les boutiques des marchands de vin; leur vin serait analysé séance tenante, et ceux qui posséderaient chez eux des mixtures infernales seraient immédiatement empalés, ou du moins, si le souverain était cette nuit-là en veine de clémence, cloués par l'oreille sur la porte de leurs boutiques.

LA CAGE POUR DETTES

Ce fut une très belle cérémonie que la réception du voyageur Larose par le roi Taba-Taba, souverain de l'île océanique de Gaga. Le voyageur Larosse était le premier Européen qu'on eût vu depuis dix ans dans l'île, et il s'était fait précéder par un naturel du pays, dont il avait fait la connaissance en Australie, et qui avait annoncé à Sa Majesté ses intentions à la fois pacifiques et commerciales. Celui-ci venait pour offrir au roi, en échange de mauvaises poudres d'or et de méchants diamants, dont il y avait plein l'île de Gaga, un très important stock de fusils à pierre, de fine champagne à soixante centimes le litre, et de vieux uniformes de généraux de la Commune.

Taba-Taba avait été éboui par cette nomenclature, et avait résolu de recevoir solennellement le Français afin de l'épater. En conséquence, il avait harmonieusement groupé autour de lui ses trois cents guenons de femmes, son état-major en grande tenue, c'est-à-dire vêtu de petites culottes en plumes d'oiseaux, ses ministres, dont une arête de poisson passée dans le nez indiquait la haute situation; bref, tout le personnel de sa cour.

Mais, contrairement à l'attente

du roi, le voyageur Larosse ne fut pas épaté du tout. Il était évident qu'il en avait vu bien d'autres et qu'il avait l'habitude des cours les mieux tenues, car il fit son entrée avec beaucoup d'aplomb, et après avoir poliment retiré son chapeau, débita le petit discours suivant, que traduisit immédiatement le naturel dont il a été question ci-dessus:

"Majesté Sacrée, c'est avec un plaisir véritable que je débarque dans vos États pour faire des affaires avec vous et vous céder les articles vraiment extraordinaires dont je dispose. Seulement, avec la franchise d'un homme qui a beaucoup roulé, je ne vous cacherais pas, qu'en même temps qu'un profond respect pour vous, j'éprouve une méfiance marquée. Vous pouvez être à la foi un roi immense et un vieux filou, et je vous avertis que j'aurai l'œil et que je ne payerai qu'après livraison. En attendant, voici toujours un chronomètre en aluminium que je vous prie humblement d'accepter."

Avec une inexprimable dignité, le roi Taba-Taba répondit ainsi au voyageur Larosse:

"Etranger, ta méfiance est mal fondée. C'est ici du monde honnête, et je t'en donnerai la preuve. Merci pour le chronomètre en aluminium! Je m'en servirai pour mettre mon tabac à priser."

Ainsi parla le roi.

Après quoi, il y eut un grand dîner dont la pièce principale fut un rôti de fonctionnaire. La démission de ce fonctionnaire avait été acceptée la veille, parce qu'il embêtait tout le monde en répétant continuellement que l'eau potable allait manquer dans l'île et qu'il fallait la ménager. Le voyageur Larose, qui n'était pas bégueule, mangea une bonne tranche du personnage dégomme et le trouva tout à fait bon.

Une fois rentré dans sa case, Taba-Taba se sentit tout perplexe. La méfiance de l'étranger le contrariait, sans, d'ailleurs, l'humilier autrement. Décidé à toucher à tout prix les uniformes à revers rouges et la fine champagne à douze sous, il se mit à chercher les moyens d'inspirer la plus grande confiance au voyageur Larosse. Et il fut si content de l'idée qu'il trouva, au bout de méditation, qu'il fit venir son ministre de l'intérieur et lui appliqua une bonne volée de coups de matraque en signe de joie.

L'idée qui avait germé dans la tête de Taba-Taba était simple comme toutes les grandes choses.

Il s'agissait de fonder immédiatement une manière de prison pour dettes où seraient enfermés tous les débiteurs insolubles de l'île. Le règlement de la maison était sévère et décidait que tous les prisonniers qui n'auraient pas payé leurs créanciers au bout d'un mois d'internement seraient servis sur la table royale, ce qui avait le double avantage de satisfaire la morale et de garnir régulièrement le garde-manger de Taba-Taba.

Huit jours plus tard, le Clichy-Gagatois était en plein fonction-

—Naturellement!
—Faut-il qu'il soit fort! C'est égal, cela doit le gêner!

—Au bas de l'escalier, il se trouve devant une autre porte; il l'ouvre..."

—La clef était donc sur la porte?

—Mon Dieu! madame, est-ce qu'on s'occupe de ces détails-là!... "Il ouvre cette porte et aperçoit un autre escalier, qu'il faut monter, cette fois; il le monte."

—Pauvre garçon! un Auvergnant n'y tiendrait pas!...

—"Il monte quatre-vingts marches; alors un air frais vient le frapper au visage: il se trouve au bord d'une rivière..."

—"Un bateau est là avec des rames... Nos amis sautent dans le batelet, ils arrivent devant une plage déserte... ils abordent... Coquelicot-Bleu, ivre d'amour, va se jeter de nouveau aux genoux de sa maîtresse, lorsque Croquamort, sortant tout à coup de derrière un groseillier, tire sa longue épée et la passe au travers du corps de son rival..."

—Ah! mon Dieu, voilà Coquelicot-Bleu bien mort cette fois!... Quel dommage!...

—Attendez donc!... "Raoul Barberousse de Croquamort emmène de nouveau Fleur-d'Acacia. "Mais cette fois, au lieu de la conduire à la chapelle de son château, c'est en Italie, sur le mont Vésuve qu'il veut se marier à Fleur-d'Acacia..."

—Quelle idée!... sur le mont Vésuve!... est-ce qu'on peut se marier sur le mont Vésuve?

—On y fait tout ce qu'on veut: un de nos plus spirituels et inimitables romanciers nous a dit y avoir diné sur l'herbe pendant que la lave en feu coulait à quelques pas de lui. "Croquamort est donc arrivé avec Fleur-d'Acacia sur le Vésuve, et par un raffinement de cruauté il a voulu que le jeune fille fût parée comme le sont les jeunes mariées. Les futurs gravissent la montagne; mais, arrivés près de la bouche du cratère, ils se trouvent devant un pèlerin dont la barbe était si épaisse, qu'elle cachait tout son visage. Il s'arrête devant Croquamort, lui marche encore sur les pieds et lui dit:

—"Te battra-tu cette fois? Puis, il ôte sa barbe et on reconnaît Coquelicot-Bleu..."

—Il n'était pas tué?

—Jamais! "A sa vue, le traître Croquamort se sent frémir, il fouille à sa ceinture pour y chercher une arme quelconque... Coquelicot ne lui en laisse pas le temps, il le saisit, l'enlève et le précipite dans la bouche fumante du volcan."

Madame Vespuce est enfin parvenue à terminer la lecture de son roman, que toutes ces dames couvrent de bravos! d'éloges! on se disant tout bas:

—Ah! quel bonheur que ce soit fini!

nement. Sa construction avait été sommaire et peu coûteuse. Il se composait d'une immense cage faite de troncs d'arbres entrecroisés. On avait vivement révoilé une cinquantaine de mauvais payeurs pour la garnir. Puis, peu à peu, les créanciers de l'il se mirent à l'alimenter régulièrement. Au bout d'un mois, la nouvelle création du roi Taba-Tabu marchait le plus administrativement du monde.

Le voyageur Larosse avait été très profondément frappé de ce puissant effort tenté par le roi pour faire triompher l'honnêteté dans le pays, et il se disait qu'il y avait un véritable plaisir à traiter avec un souverain aussi consciencieux. Aussi avait-il écrit en Australie pour qu'on préparât le plus vite possible la cargaison qu'attendait Taba-Tabu, avec tant d'impatience. Celui-ci, de son côté, employait ses sujets à récolter le plus de poudre d'or et de diamants possible. Bref, l'affaire était en excellente voie, et chacun des deux négociants avait à cœur de remplir ses engagements le plus scrupuleusement possible.

Tous deux étaient du dernier bier, et le voyageur Larosse, six semaines après la création de la cage pour dettes, fut invité une fois pour toutes à dîner chaque soir à la table royale.

Ainsi que j'ai eu l'occasion de le constater plus haut, il n'était pas bégueule en matière de nourriture, et, toutes les fois qu'on lui servait un morceau de débitour qui avait laissé passer le mois réglementaire sans payer, il se léchait positivement les lèvres. Et, comme il y avait du débiteur presque tous les jours, il finit par scandaleusement engraisser. Il se portait bien, il était content de vivre... Seulement, par un phénomène que je laisse aux psychologues le soin d'expliquer, il sentait un très curieux revirement s'opérer peu à peu dans ses idées. Lui qui était un honnête homme, on somme, et qui était venu avec l'intention bien formelle de tenir ses engagements avec Taba-Tabu, il se surprenait parfois à regarder celui-ci, et à murmurer malgré lui :

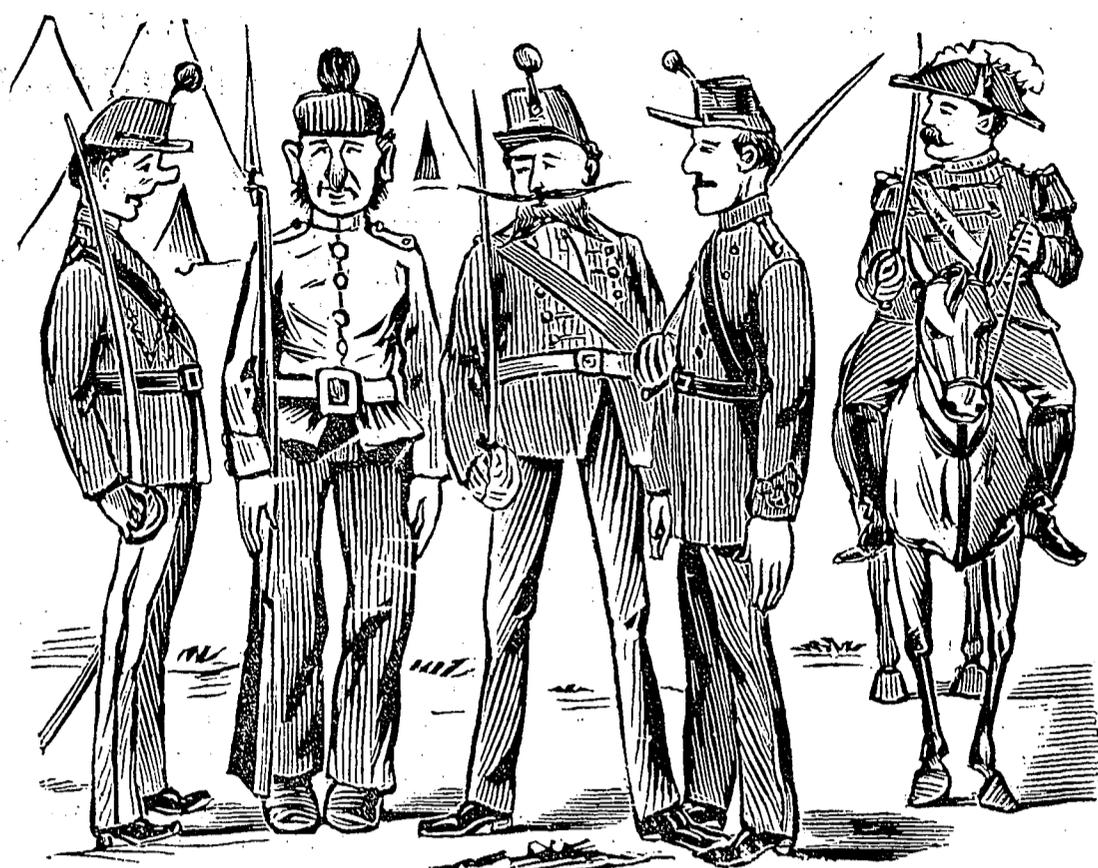
—Toi, je te mettrai dedans !

Au commencement, il s'indignait très fort contre lui-même, quand cette mauvaise pensée lui venait.

Puis cette saine indignation devint moins vive, puis elle s'éteignit tout à fait, et la conscience du voyageur Larosse demeura complètement aphone. Il en était venu à se répéter continuellement qu'il fallait jouer un tour à ce pauvre Taba-Tabu. D'ailleurs, il se rendait aucunement compte de ce qui se passait en lui, et il ne comprenait pas que c'était son genre de nourriture qui était cause de tout.

A force de manger du mauvais payeur, il avait fait subir à son organisme une transformation mystérieuse, et que seuls les psychologues peuvent expliquer, ainsi que je le constatais tout à l'heure.

Ce régime, par suite de l'asso-



AU CAMP DE LAPRAIRIE.

Une compagnie du bataillon de Nicolet, composée d'un simple soldat, d'un capitaine, d'un lieutenant et d'un enseigne.

Le Colonel.—Tell off the company, Attention!—Fours Right.—Quick March.

ciation intime qui existe entre le corps et l'âme, avait naturellement fini par agir sur le moral du voyageur Larosse, et l'avait fait entrer insensiblement dans la catégorie des mauvais payeurs les plus endurcis. Il lutta néanmoins jusqu'au jour où il eut goûté d'un filot du plus grand noceur de l'île de Gaga, un gommeux qui devait deux mille cinq cents noix de coco à son tailleur pour fourniture de caleçons en peau de requin et de complets en feuilles de bananier. L'absorption de ce rôti fut fatale, et, complètement dévoyé, le voyageur Larosse pria le soir même le roi Taba-Tabu de lui laisser emporter à crédit le stock de diamants et de poudre d'or, promettant de rapporter avant un mois les vieux fusils, le cognac et les uniformes.

Le pauvre Taba-Tabu eut l'imprudence de consentir, et, par cette seule raison qu'il avait voulu donner au voyageur Larosse une preuve éclatante de son honnêteté, — oncques il ne revit celui-ci. Le sieur Larosse désormais insolvable à perpétuité, extirpe aujourd'hui aux gogos leur argent en les faisant souscrire aux emprunts les plus invraisemblables, et en mettant en actions toute espèce de mines de l'île de Gaga. Ce n'est pas sa faute, c'est plus fort que lui.

Gaston Vassy.

Un de nos amis, qui arrive en droite ligne de Siam, nous raconte une anecdote bien curieuse. Il visitait, sous la conduite d'un bonze, les environs de la capitale, une jolie église, bâti sur une hauteur. Mais une véritable église, bâti sur une hauteur. Mais une véritable église comme on pourrait voir aux environs de Paris : la cathédrale de Chatou ou la basilique d'Asnières.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? demande-t-il à son conducteur.

—C'est une pagode.

—Bah !

—Voulez-vous la voir ?

—Volontiers.

Ils entrent. L'intérieur ressemblait à l'extérieur. On se serait cru dans un monument voué au culte catholique. Un autel, des vitraux des prie dieu : absolument e mme chez nous. Sur l'autel une énorme statue de Boudha qui au besoin aurait pu être pris pour un Christ démesuré.

—N'est-ce pas que c'est bien ? demande le bonze, fier qu'un pa-t temple existât dans son pays.

—Très bien.

—Trop moderne ! murmure le voyageur en soupirant.

—Nous avons même un orgue.

—Alors c'est au complet.

Seulement nous sommes en avance sur vous autres Français.

—Comment cela ?

—En France quand vous avez un orgue, vous êtes obligé d'avoir aussi un organiste.

—Évidemment.

—Nous, pas. Nous nous sommes adressés à la maison Bird & Co., la meilleure de Londres.

—Ah ! Ah !

—Vous allez voir.

Le bonze s'approche de l'autel, tourne une manivelle, et aussitôt le voyageur entend jouer :

...De madame Angot

Je suis la fille !

Je suis la fille !...

Et le bonze ajoute avec orgueil :

—Tout ce qu'il y a de mioux on fait de musique sacrée !

L'énorme Bompain sue à grosses gouttes entre deux petites personnes maigres qu'il promène au bras, en plein boulevard.

—Tiens ! lui dit un ami on passant, tu as l'air de nager entre deux os !

RESTAURANT ALICE, J. A. RENAUD, PROP.

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. DOMINIQUE

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigne invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à neuf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays, des cigares des meilleures manufactures étrangères et domestiques.

Repas à toute heure et servis à la carte.

Entrée de la salle à manger, No. 179 rue St. Dominique. 3 Fev.

QUAND ON A CHAUD.

—000—

OU ? COMMENT ? QUOI ?

Si vous avez chaud, vous entrez dans une véritable petite Sibérie, chez Alphonse. La température de son établissement peut faire éclore des ours blancs. Son lager est glacé à tel point que le mercure d'un thermomètre s'y abaisserait à 39 degrés. Cocktails de gins ! Cigares importés. Chez Alphonse, au coin de la Côte St-Lambert et de la rue Craig.

LA LUTTE

Charles Mounier a décidé de sortir victorieux d'une lutte dans laquelle il s'est engagé avec les grands marchés. Le public trouvera à son étal au pied de la Côte St. Lambert et de la rue Craig, toutes espèces de viandes de premier choix, poissons frais importés directement du Golfe et de New-York, charcuterie, légumes etc à des prix qui défient la concurrence.

Effets livrés à domicile sans charge extra.

CHS. MEUNIER.

RESTAURANT NOUVEAU

M. L. W. Lajeunesse, ex-doyen de Québec, hôtelier d'une grande expérience vient d'ouvrir au No. 17 rue St. Jacques un restaurant de première classe.

Salons particuliers meublés avec élégance.

Toutes les primeurs des saisons seront servies aux clients.

Cuisine sur la direction d'un chef habile.

Vins importés de France, Cigares de choix.

Prix modérés.

Une visite est sollicitée.

L. W. LAJEUNESSE.

Propriétaire

RESTAURANT RABAT

No. 29 Côte St. Lambert

—000—

Le restaurant Rabat situé sur le point le plus central de la ville est patronisé par le public connaisseur parce qu'il porte le véritable cachet d'un restaurant parisien. Diners à la carte ou à table d'hôte. La table est constamment servie des primeurs de la saison.

Le buffet de rafraichissements est fourni des meilleurs vins, cognacs et liqueurs importés spécialement pour ce restaurant.

Salons particuliers et service de première classe.

EMILE RABAT.

Propriétaire.

BLACK JOE

Montréal vient de retrouver Black Joe absent depuis plusieurs années.

Il nous est revenu avec l'intention bien arrêtée de devenir la coqueluche du public gourmet et ami de la bonne chère.

Black Joe, autrement dit, M. Jos. Riendeau, ex-propriétaire du St. James à Trois Rivières, à pris en mains le restaurant du Grand Vatel.

Ce restaurant, grâce aux réparations qu'il y a fait faire est devenu une véritable bonbonnière.

Les salons privés sont meublés avec luxe et offrent tout le confort possible.

La cave est fournie des meilleurs vins.

Le chef de cuisine est digne du nom de Vatel, cuisinier de Louis XIV.

Le service est irréprochable.

Le grand Vatel est sur la rue St. Jacques, porte voisine de la Banque Ville-Marie, près de la rue St. Lambert.

BAINS ! BAINS !

—000—

BAINS CHAUDS ET FROIDS BAINS D'ORAGE, chez

JOS. BISAILLON.

No. 201 rue Notre Dame.

LE GROBOIS !

La plus belle promenade de la Saison !

—0000—

Les vapeurs "MONTARVILLE" et "SOUTH EASTERN" feront le service comme suit du quai Jacques-Cartier :

JEUDI le 28, 10.30 A. M. et 2 P. M.

VENDREDI, 29, 1.30 et 2.30 P. M.

SAMEDI, 30, 2.00 et 3.00 P. M.

DIM. 1er Juillet 1.30 et 2.30 P. M.

—000—

PASSAGE :

Messieurs, 20 cts ; Dames, 10 cts ; Enfants, 5 cts.

OVIDE DUFRESNE, Gérant.

Lundi, jour de la Confédération, grand pique-nique, Bateaux toutes les deux heures. Voir les annonces.

UNE FEMME PENDUE

COUR D'ASSISES DE LA SEINE : Un mari qui étrangle sa femme parce qu'elle fait mal la cuisine.

Il y en a qui se marient par amour; d'autres, les patriotes, pour repeupler le territoire; et la plupart pour faire pénitence de leurs péchés.

Deschamps, lui, s'est marié par gourmandise. Ce n'est pas une femme qu'il a cherchée, c'est un cordon bleu. Maître de l'ivoire à Boulogne-sur-Seine et sergent-major dans les pompiers. Deschamps a toujours aimé les petits plats. Et voilà ce qui l'a déterminé au conjugo!

On lui avait indiqué une demoiselle Victorine Fressard, qui n'avait pas sa pascaille pour le apin sauté. Il obtint la jeune fille, et l'on convola.

O lendemains de la fleur d'orange! Jamais un malheureux mari ne fut plus cruellement déçu... La jeune Mme Deschamps ne savait pas même confectionner une soupe à l'oignon, et elle se grisait à journées faites. C'était une femme qui levait le coude à la hauteur de l'œil.

Le pompier, d'autant plus désillusionné qu'elle lui avait donné quatre enfants en deux ans, le pompier n'était pas content. Quand il trouvait en rentrant sa soupe froide et sa femme en pleine Pologne, il avait coutume de dire:

—Prends garde! un jour la patience m'échappera et je te pendrai avec cette corde-là.

En parlant ainsi, Deschamps montrait sa corde de sauvetage, et il faisait mine de préparer un nœud coulant.

Mais Mme Deschamps riait à belles dents. Elle aurait bien voulu voir ça! est-ce qu'il y aurait dans toute la maison un clou solide?...

—Tu verras, répondait Deschamps, tu verras. C'est plus érieux que tu ne penses.

Le 18 février dernier, quand le pauvre mari revint dîner, pas de soupe!

Mme Deschamps, abimé dans la contemplation d'une bouteille de rhum, le reçut en riant d'un air béat.

Deschamps sortit sans mot dire, fit apporter par le marchand vin un dîner succulent, invita sa femme à s'asseoir et lui dit solennellement:

—C'est réglé. Bois bien, mange bien, voilà ton dernier jour.

La femme Deschamps fit peu d'honneur à la partie solide du repas, mais elle s'acheva consciencieusement avec le café, la sarrin-cotte et le mélé-cassis.

Quand elle fut complète, Deschamps alla chercher sa corde, fit, pour tout de bon cette fois, un nœud coulant, le lui passa au cou et la pendit à un clou très solide. Puis il sortit, emmenant les enfants.

Il rentra cinq minutes après, et, tout de suite, on le revit sortir.

Il s'arrachait les cheveux, et s'écriait:

—Ma pauvre bourgeoise qui s'est suicidée?

Voilà, par exemple, un mari qui n'a pas de bonheur. Si la chose s'était passée en province, où personne n'ose décrocher les pendus, il y avait de grandes chances pour qu'on laissât le corps se balancer mollement dans les airs jusqu'à l'arrivée des autorités. Mais à Paris, et même à Boulogne-sur-Seine, les dieux s'en vont; on méprise les vieilles coutumes. Une commère énergique coupa la corde... et il se trouva que la femme Deschamps respirait encore.

On la rappela à la vie, et voilà Deschamps en cour d'assises.

Il n'y a que les buveurs d'eau qui aient l'âme mauvaise. Mme Deschamps a pardonné. Elle a supplié le jury de lui rendre son « petit mari », et M. Canot, qui plaidait pour le pompier de Boulogne, a enlevé son acquittement.

M. Aurélien Scholl trouve que le joueur d'orgue est l'ennemi de l'homme de lettres. Certains airs en vogue deviennent de véritables scies, et le pauvre diable qui vient les moude sous nos fenêtres arrête net l'inspiration et le travail, et à ce propos il raconte ceci:

Méry était un jour en visite chez Jules Sandeau, quand un virtuose de Barbarie s'arrêta devant la maison et se mit à tourner la manivelle.

L'auteur des *Sacs et parchemins* eut un mouvement d'impatience. Il se leva, prit une pièce de cinquante centimes et, la jetant au Lecocq auvergnat qui troublait son repos, il lui cria:

—Tenez, mon ami, allez vous-en!

Méry se leva en haussant les épaules.

—Comment! fit-il avec mauvaise-humeur, vous encouragez cette coupable industrie? Cet homme va revenir tous les jours maintenant, et, non content de cela, il donnera le mot à ses camarades.

Comment faire? demanda Sandeau.

—J'habite rue des Martyrs, continua Méry, l'une des rues de Paris où il vient le plus de joueurs d'orgue. A peine installé dans mon appartement, je venais d'ouvrir ma fenêtre, quand un de ces instrumentistes s'arrêta sur le trottoir en face. Il entama le *Miserere*... Je donnai aussitôt les signes d'une vive satisfaction. Après le *Miserere*, il me gratifia de la *Valse des roses*. Je pris une chaise et m'assis sur mon balcon. L'homme joua: *Ohé! les petits agneaux*. J'applaudis à outrance. Il passa au *Chapeau de la Marguerite*. J'appelai ma bonne pour partager avec elle les plaisirs de cette audition.

—Encore! criai-je au joueur d'orgue.

Il recommença, puis, se découvrant avec politesse, il me tendit sa cassettes.

Aussitôt je fermai brusquement la fenêtre et, caché derrière le rideau, j'assistai à une scène qui eût été navrante pour tout autre que moi. L'homme regardait mon balcon d'un air désespéré. D'un mouvement d'épaule, il fit passer l'orgue sur son dos, reforma son

pliant et s'éloigna en chancelant après avoir pris le numéro de ma maison. J'ai recommencé cinq ou six fois ce manège avec des collègues de mon premier musicien.

Et jamais, au grand jamais, un joueur d'orgue ne s'arrête maintenant devant ma fenêtre.

Bien mieux, hier matin, je prenais le frais tranquillement. Je vis arriver un homme en pantalon de velours, avec un orgue sur le dos. Il leva les yeux sur moi, et, hâtant le pas, il me fit un pied de nez, comme pour me dire: Tu voudrais bien entendre un morceau ou deux, n'est-ce pas? Mais tu m'y a déjà pincé... Ma boîte n'est pas pour toi!

Dernièrement est mort en France le curé de Vaux Vilaine, qui, durant la guerre, s'offrit aux Prussiens en échange de deux de ses concitoyens, condamnés à être fusillés.

Mais personne n'a raconté dans quelles circonstances.

Les deux citoyens étaient les frères Maillet.

Les Prussiens venaient donc d'entrer à Vaux-Vilaine.

Ils pénétrèrent chez les frères Maillet, s'y installent, demandent du vin et festoient.

Dans la salle où ils buvaient, était accroché la photographie de la mère des deux jeunes gens, morte six mois auparavant.

Un Prussien, plus ivre que les autres, se lève et beit ironiquement à son hôtesse, en présentant son verre à la morte.

A cette vue, le plus jeune des deux frères Français s'élança sur la brute et soufflette.

Une bataille a lieu.

Les autres s'en mêlent.

Jules court au secours de son frère.

Tous deux étaient robustes. Ils distribuent force horions.

Enfin un sergent paraît, fait empoigner les deux braves garçons, qui passent devant une justice sommaire et sont condamnés à mort.

Le curé apprend la chose.

Il avait administré la mère des deux victimes et s'était engagé à veiller sur eux.

Il va trouver le chef, demandant la grâce des coupables; on la lui refusa. Alors, d'une voix assurée:

—Monsieur, lui dit-il, je suis un vieillard. S'il vous faut du sang, prenez le mien. Celui de ces enfants est jeune et pourrait engraisser le sillon qui le recevrait. A un si noble défi, ce chef n'osa pas répondre et fit grâce.

JEU DE QUILLES.

Le jeu de quilles le plus magnifique de la Puissance est maintenant ouvert au public au No. 532 rue Craig, à quelques pas de la Côte St. Lambert.

Ce jeu a été construit avec des matériaux de première classe et les joueurs y trouvent tout le confort désirable. Liqueurs, vins fins, cigares de première qualité. Une visite est sollicitée.

J. Mc CARTHY, Propriétaire

NOUVEAU RESTAURANT Fashionable J. B. EMOND

Avantageusement connu du public comme maître d'hôtel vient d'ouvrir au No. 60 rue St. Gabriel, à deux pas de la rue Notre-Dame, un splendide restaurant où il servira des lunchs froids des plus succulents. Sa cave est garnie des meilleurs liqueurs vins importés de France cigares de premier choix.

Cet hôtel est patronné par le barreau et les messieurs du haut commerce.

J. B. EMOND, 60 rue St-Gabriel. Propriétaire.

RELIURE

A ceux qui ont des files de journaux, livres, etc., à faire relier ou réparer nous les invitons à aller faire une visite à Mr. Louis Corribeau, No. 247 Rue Jacques-Cartier. Les prix sont excessivement bas et leur donnera pleine satisfaction. 16 Juin.—ei.

PAILLE! PAILLE!

Venant d'être reçu au magasin populaire de C. Robert l'assortiment le plus complet et plus varié de CHAPEAUX DE PAILLE, et de FEUTRE LÉGERS, pullover pour la saison d'été.

Prix comme d'ordinaire toujours des plus modérés, chez

C. ROBERT, Coin des rues St. Laurent et Vitre

IMPRIMERIE

DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

En Tête de lettres, En-Tête de comptes, Lettres Funéraires, Cartes d'affaires, Cartes de visites, Billets de Concert

Circulaires, Programmes, Catalogues, Factums, Pamphlets, Affiches, Chèques, et

LE TOUT Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRES MODERES. Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL

25 RUE STE-THERESE 25

Coin de la rue St. Gabriel

MONTREAL.

LA NCHE.

N'oubliez pas que le restaurant le plus fashionable de la partie Ouest est la NICHÉ tenue par Jos. A. Racine Nos. 7 et 9 rue Bonaventure, près de la rue McGill.

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez, C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, Ecr. MONSIEUR,

Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction. Avec reconnaissance,

DAME LUC TASSE, Épouse de LUC TASSE, Ecr., Maître de Poste et Epicier Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN, MONSIEUR,

Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procurés, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU, forgeron, ET SON EPOUSE, 4 Rue Perthuis.

Montréal, 9 avril 1881.